

## Covid-19. Part honteuse de l'usine-monde

Mondher KILANI  
Université de Lausanne

### Résumé

La pandémie du Covid-19 traduit en grande partie les dysfonctionnements d'un système-monde tout entier tendu vers une exploitation exponentielle des ressources physiques et humaines. Elle révèle l'absence d'une philosophie « relationnelle » qui permettrait de vivre en intelligence avec les virus et éviterait les catastrophes sanitaires. Les mesures prises contre le Covid-19 l'ont été dans l'urgence absolue et ni le confinement à répétition, ni même l'horizon d'un vaccin ne régleront le problème qui relève des structures profondes de la société contemporaine. De ce point de vue, le sacrifice de catégories entières de la population traduit ce que l'on pourrait appeler la part maudite, ou plus précisément la part honteuse d'une société qui, pour se relancer, doit procéder à la destruction non productive de biens et au déclasserement d'une partie non négligeable de ses membres.

### Mots clés

Biopouvoir, Catastrophisme, Épidémie, Mort, Sacrifice.

### Introduction

Après une mise en contexte de l'épidémie du Covid-19, l'article se penchera dans un premier temps sur l'espace-monde à l'origine de la crise et sur la manière dont les sociétés s'y sont ou non préparées. A cet effet, nous rappellerons le lien établi depuis longtemps par les scientifiques entre l'apparition des virus et l'exploitation humaine de l'environnement, tout comme la manière

dont plusieurs sociétés traditionnelles se sont accommodées des virus et ont vécu en bonne intelligence avec eux. Les sociétés contemporaines auraient manqué de ce point de vue d'un « catastrophisme éclairé » qui aurait anticipé une réponse adéquate à l'apparition de la maladie. Dans un deuxième temps, nous passerons en revue les mesures prises lors de l'éclatement de l'épidémie, telles le confinement et le déconfinement, la distanciation sociale ou le port du masque, avec l'espoir de l'arrivée d'un vaccin dans un délai proche. Il apparaîtra que cet ensemble de mesures, provisoire et sans effet à long terme, élude la question d'une possible symbiose entre le monde social et économique et le reste du monde vivant. Dans un troisième temps nous analyserons les effets des dispositions d'urgence sur les différentes catégories sociales qui les ont subies, et qui ont été pour une large part sacrifiées par le système. Cette analyse nous aidera à mettre en évidence les mécanismes économiques, sociaux, politiques et imaginaires qui sont à l'origine de la catastrophe. Catastrophe qui, pour avoir été plus ou moins jugulée momentanément, ne quittera pas l'horizon de sitôt. Enfin, l'article se penchera sur le sacrifice suprême, celui de l'attitude face à la vie et à la mort qui s'est traduite dans le cas particulier de la pandémie du Covid-19 par deux biopolitiques concurrentes : celle du « faire vivre » et celle du « faire mourir ». Pour conclure, on se posera la question de savoir s'il faut espérer un « retour à la normale », ou s'il faut plutôt se demander quelles sont les actions et les relations à éviter désormais. Si les observations effectuées dans le cadre de cet article l'ont été principalement depuis la Suisse, l'analyse s'applique aussi bien à l'Europe qu'à d'autres pays riches, comparables.

### **Une mise en contexte de l'épidémie du Covid-19**

La pandémie que nous traversons peut être considérée comme un fait social total – pour utiliser un terme qu'affectionnent les anthropologues et qui souligne l'interdépendance des faits, des actions et des structures – ou comme une métaphore de l'état global du monde. Elle en révèle les dynamiques et les dysfonctionnements, l'ordre et le chaos, les rapports de force et les ruptures. Elle n'est ni un « accident », ni une « revanche de la nature ». Elle est plutôt une

## COVID-19. PART HONTEUSE DE L'USINE-MONDE

alerte sur l'état de perturbation de l'environnement et de la relation à l'animal. Comme les épidémies qui frappent depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle,<sup>1</sup> elle provient de l'extension des surfaces agricoles et de l'intensification de l'élevage qui détruisent les écosystèmes et multiplient les contacts entre les espèces sauvages, les animaux domestiques et les humains. La FAO (Organisation des Nations-Unies pour l'alimentation et l'agriculture) considère que « l'augmentation des maladies infectieuses émergentes coïncide avec la croissance accélérée des taux de déforestation tropicale enregistrés ces dernières décennies ».<sup>2</sup> Quant à la Plateforme intergouvernementale sur la biodiversité et les services écosystémiques (IPBES), qui rassemble 132 États, elle rappelle « que l'érosion de la biodiversité »<sup>3</sup> est à l'origine de l'augmentation des zoonoses, ces maladies virales transmissibles entre humains et animaux. Les « interactions entre la faune sauvage et [nos] propres pathogènes » s'en trouvent profondément modifiées et « l'autorégulation des écosystèmes qui maintenait la circulation des virus à bas bruit » est détruite<sup>4</sup>. Autrement dit, notre forte emprise sur l'environnement « facilite la capacité des virus à s' « humaniser » ».<sup>5</sup>

De par son ampleur, la pandémie du Covid-19 traduit la mondialisation accélérée des dernières décennies qui a vu l'explosion du trafic aérien et des mouvements de populations, l'accroissement vertigineux des échanges commerciaux, la connexion généralisée des économies. Le système de production et

---

<sup>1</sup> Il s'agit de la maladie de la « vache folle » en 1994-1997 ; du SRAS, de la famille du coronavirus, en 2002-2003, qui s'est probablement transmis dans le contexte du commerce d'animaux sauvages ; de la grippe aviaire en 2003-2004 ; de la grippe porcine en 2009-2010 ; de la grippe H1N1 en 2009-2010 de la famille de la grippe A ; de l'Ebola, virus transmis notamment par les chauves-souris ; du SRAS du dromadaire en 2012.

<sup>2</sup> Cité dans Nicolas BELL, « Détruire les écosystèmes et récolter les virus », in *Archipel*, mai 2020, n° 292, pp. 2-4.

<sup>3</sup> Citée dans *Idem*.

<sup>4</sup> Selon Serge Morand, écologue de la santé, cité dans N. BELL, « Détruire les écosystèmes... », *art. cit.*

<sup>5</sup> Sylvia REVELLO, « Après l'épidémie, la fin de la viande ? », in *Le Temps*, 8 avril 2020.

de consommation de masse a offert aux nouvelles maladies des possibilités de développement et d'épanouissement sans précédent. Le Covid-19 n'innove en rien par rapport aux autres virus qui l'ont précédé, sinon qu'il amplifie les dysfonctionnements et les déséquilibres inhérents au système économique et social. « Le virus qui nous afflige est l'envoyé du vivant, venu nous présenter la facture de la tourmente que nous avons nous-mêmes provoquée ».<sup>1</sup> Il serait de ce point de vue la manifestation ultime d'une maladie que l'on pourrait qualifier de « maladie de l'Anthropocène », ou pour être plus précis de « maladie du Capitalocène », car « il est le fait, non de l'espèce humaine en général, mais d'un système historique spécifique. »<sup>2</sup>

La pandémie du Covid-19 représente la « part maudite »<sup>3</sup> ou mieux encore la « part honteuse » de notre société d'hyperconsommation qui ne reconnaît pas ses dysfonctionnements ni n'avoue ses responsabilités. C'est le prix dû à la machine-usine qui gouverne l'espace-monde et engage indifféremment humains, animaux et environnement. C'est l'inconséquence d'un système industriel productiviste qui suscite le déséquilibre et la catastrophe et qui, pour se relancer, doit procéder à la destruction non productive de biens et au sacrifice économique et social de pans entiers de la population. La situation est comparable à celle de la crise de la « vache folle » lors de laquelle l'animal, nourri de farines provenant de ses congénères, avait été atteint par le virus responsable de l'Encéphalopathie spongiforme bovine (ESB) et menaçait la vie de millions de personnes. Pour y faire face et rétablir l'équilibre sanitaire et économique, les bovins que l'exploitation industrielle avaient rendus malades avaient été éliminés par millions et remplacés par un nouveau stock d'animaux. Le traitement de la crise avait été effectué essentiellement sur la base du profit et de la rentabilité. Il s'était fait au détriment d'une réflexion en profondeur sur les causes, à savoir la relation entretenue avec l'environnement et l'animal et la dimension

---

<sup>1</sup> Jérôme BASCHET, « Le XXI<sup>e</sup> siècle a commencé en 2020, avec l'entrée en scène du Covid-19 », in *Le Monde*, 2 avril 2020.

<sup>2</sup> *Idem.*

<sup>3</sup> Georges BATAILLE, *La part maudite*, Paris, Minuit, 1969 (1949).

## COVID-19. PART HONTEUSE DE L'USINE-MONDE

symbolique qu'une telle relation implique.<sup>1</sup> Avec la pandémie du Covid-19, nous assistons encore une fois au déni de la raison sacrificielle. La première conséquence en est le retour du refoulé, c'est-à-dire le prix à payer pour le saccage de la nature et l'hyper-exploitation du monde animal. La deuxième en est l'effroi face à la catastrophe promise. Comme pour la crise de la « vache folle », aucune leçon n'en sera-t-elle tirée pour le présent et l'avenir ?

### Espace-monde, intelligence avec les virus et catastrophisme éclairé

Le lien à l'environnement et à l'animal n'est pas seul en cause dans cette crise, mais également l'espace-monde formé par la chaîne ininterrompue d'interdépendances de tous ordres. Un coup d'arrêt formidable a été donné à la machine. Du jour au lendemain un rétrécissement drastique de l'espace s'est produit. À l'accélération du mouvement a succédé un temps immobile, suspendu à l'incertitude. Les contemporains se sont trouvés partout « impatients du présent », comme dans *La peste* d'Albert Camus.<sup>2</sup> Ils se sont installés dans une temporalité sans mémoire du passé ni espoir d'avenir. L'épidémie les a obligés à un présent fait d'instant qui se succèdent. La question se pose de savoir « comment cela est arrivé ? » ; « Quelle est la responsabilité face à un mal invisible mais bien réel ? » L'épidémie est-elle le châtiment qui sanctionne les excès et les démesures ? Est-elle la manifestation de la vengeance de Némésis, cette messagère de justice de la mythologie grecque qu'évoque Philip Roth dans son roman éponyme<sup>3</sup> à propos de la culpabilité face au mal et qui va jusqu'à consumer celui ou celle qui le porte ? Les contemporains sont d'autant plus médusés devant la pandémie qu'ils s'étaient considérés comme les « maîtres

---

<sup>1</sup> Voir Mondher KILANI, « La crise de la « vache folle » et le déclin de la raison sacrificielle », in *Terrain*, n° 38, 2002, pp. 113-126.

<sup>2</sup> « Impatients de leur présent, ennemis de leur passé et privés d'avenir, nous ressemblions bien ainsi à ceux que la justice ou la haine humaine font vivre derrière des barreaux », Albert CAMUS, *La Peste*, QQ Citation, <https://qqcitations.com/citation/110749>

<sup>3</sup> Philip ROTH, *Némésis*, Paris, Gallimard, 2012.

du monde, de la nature et des virus »,<sup>1</sup> qu'ils avaient cru pouvoir « venir à bout des maladies infectieuses, qu'avec les antibiotiques, on tuerait toutes les bactéries et que les vaccins nous protégeraient de tous les virus ». <sup>2</sup> La détresse et l'accablement sont encore plus violents lorsqu'on se pense à l'abri des vicissitudes et des revers.<sup>3</sup>

Le monde n'a pas su ou voulu tenir compte des répétitions générales qui ont précédé l'apparition du Covid-19. Les scientifiques alertent depuis longtemps sur l'émergence inexorable de nouveaux virus suite aux interventions des humains sur la nature et les animaux. Par exemple, Charles Nicolle – prix Nobel de médecine en 1928 et directeur de l'Institut Pasteur de Tunis entre 1903 et 1936 – déclare en 1930 qu'« il y aura donc des maladies nouvelles. C'est un fait fatal. Un autre fait, aussi fatal, est que nous ne saurons jamais les dépister dès leur origine. »<sup>4</sup> Comme le note l'anthropologue Frédéric Keck, la sensibilité ethnologique de Charles Nicolle lui a fait postuler avant l'heure « une solidarité entre l'ensemble des vivants humains et non-humains face à ces épidémies nouvelles. »<sup>5</sup> Charles Nicolle affirme en effet : « Nous sommes aussi, de ce point de vue, quels que soient nos sentiments vis-à-vis d'eux, solidaires des animaux, surtout des bêtes domestiques. »<sup>6</sup>

Une telle intelligence entre humains et non humains caractérise depuis longtemps les sociétés dites « primitives ». Les

---

<sup>1</sup> Paul ARIÈS, interview par Servan PECCA, « Les crises engendrent peu de Gandhi », in *Le Temps*, 7 avril 2020, p. 11.

<sup>2</sup> Bertrand KIEFER, interview par Nadia BARTH, « Trop d'hygiène tue l'hygiène », in *MigrosMagazine*, 11 mai 2020, pp. 14-17 (p. 15).

<sup>3</sup> Laure LUGON ZUGRAVU, « Thucydide chez les Helvètes du XXI<sup>e</sup> siècle », in *Le Temps*, 13 novembre 2020, p. 3.

<sup>4</sup> Charles NICOLLE, *Naissance, vie et mort des maladies infectieuses*, Paris, Alcan, 1930, pp. 129-130, cité dans Jean-Yves NAU, « Une plongée dans les mystères de la « sécurité sanitaire » (2) », in *Revue médicale suisse*, 2013, vol. 9, n° 384, pp. 950-951, <https://www.revmed.ch/RMS/2013/RMS-384/Une-plongee-dans-les-mysteres-de-la-securite-sanitaire-2>.

<sup>5</sup> Frédéric KECK, « Nouvelles épidémies », in *Anthropen*, 2020. <https://www.anthropen.org/voir/Nouvelles%20épidémies?r=Keck>

<sup>6</sup> Ch. NICOLLE, *Naissance, vie et mort...*, op. cit., p. 14, cité dans Frédéric KECK, *idem*.

## COVID-19. PART HONTEUSE DE L'USINE-MONDE

anthropologues nous apprennent que beaucoup d'entre elles ont vécu depuis des millénaires en proximité avec des animaux « sauvages », comme les chauves-souris, réservoirs de pathogènes, sans presque jamais succomber aux virus.<sup>1</sup> Ces petits mammifères volants sont, comme le note l'artiste chinois Yan Pei-Ming, « victimes d'une fausse accusation », alors même qu'ils sont capables de « vivre en bonne santé tout en étant porteu[rs] d'un millier de maladies. »<sup>2</sup> Après tout, si le coronavirus « s'est répandu parmi nous, c'est parce qu'on est allé [les] déranger dans leurs écosystèmes. »<sup>3</sup> Les sociétés « primitives » ont appris à apprivoiser les virus. Cette logique qui se situe du côté du vivant et d'une cohabitation, voire d'une alliance avec les animaux les a préparées à anticiper la catastrophe et à en amoindrir les effets. Pourquoi n'en a-t-il pas été de même avec la dernière crise sanitaire ?

Seules les métaphores guerrières ont fleuri et l'état d'urgence appliqué. On a parlé de combat contre l'épidémie et d'éradication du virus. On a proclamé la « guerre » contre un ennemi sournois, invisible et implacable. Mais ces imprécations nous font oublier que nous devons « penser la continuité de notre existence en même temps que celle du virus. »<sup>4</sup> Elles nous font manquer l'idée que cette existence ne relève pas d'une « nature innée », mais bien des « relations [qu'elle] entretient avec d'autres êtres. »<sup>5</sup> « Nous allons devoir apprendre à vivre durablement avec ce virus qui ne

---

<sup>1</sup> Julie HERMESSE, Frédéric LAUGRAND et Olivier SERVAIS, « Virus et humains, maîtrise ou cohabitation ? », in *Le Soir*, 4 avril 2020, [https://plus.lesoir.be/291648/article/2020-04-04/virus-et-humains-maitrise-ou-cohabitation?fbclid=IwAR0tBNSJ1dJLYxRmTY\\_sCRQ\\_78hh\\_O9f2Rv0a9FrznfJL5MsN\\_OXlrzVhgA](https://plus.lesoir.be/291648/article/2020-04-04/virus-et-humains-maitrise-ou-cohabitation?fbclid=IwAR0tBNSJ1dJLYxRmTY_sCRQ_78hh_O9f2Rv0a9FrznfJL5MsN_OXlrzVhgA), consulté le 4 avril 2020.

<sup>2</sup> Yan Pei-Ming, interview par Viviane REYBIER, in *T-Magazine*, 2020, n° 60, pp. 55-60 (p. 60).

<sup>3</sup> Bertrand Kiefer, interview par N. BARTH, « Trop d'hygiène tue l'hygiène », *art. cit.*, pp. 14-17 (p. 16).

<sup>4</sup> Gérard de VRIES, « Virus et population. Pensons le lien plutôt que la guerre », in *Libération*, 14 mai 2020, [https://www.liberation.fr/debats/2020/05/14/virus-et-population-pensons-les-liens- plutot-que-la-guerre\\_1788225](https://www.liberation.fr/debats/2020/05/14/virus-et-population-pensons-les-liens- plutot-que-la-guerre_1788225), consulté le 14 mai 2020.

<sup>5</sup> *Idem*.

disparaîtra pas du jour au lendemain.»<sup>1</sup> Une telle « ontologie relationniste », pour suivre notamment Bruno Latour,<sup>2</sup> est celle-là même qui caractérise la philosophie des peuples amazoniens et qui affirme, selon l’anthropologue Jeremy Narby, « que l’édifice du vivant inclut des entités invisibles intelligentes et pathogènes, qui peuvent se reproduire dans le corps humain ; et qu’afin de se prémunir de ces entités dangereuses, prêtes à nous tuer pour leur propre bénéfice, il convient de reconnaître leur intelligence et de mobiliser la nôtre pour la contrer. »<sup>3</sup> Elle est également celle que formule à sa façon la médecine contemporaine lorsqu’elle soutient, par la bouche de Bertrand Kieffer, médecin et éthicien, que les bactéries font partie de nous (elles sont sur notre peau, dans notre bouche, dans notre intestin), et qu’à ce titre « il nous faut vivre en bonne intelligence immunitaire avec elles, puisque ces hôtes nous protègent des infections. »<sup>4</sup> Et il poursuit : « Si on stérilise notre microbiote, nous sommes en danger de mort. Ce dont nous avons besoin, ce n’est pas de stérilité, mais d’une symbiose équilibrée avec le reste du vivant. »<sup>5</sup>

Outre cette conscience aiguë chez les médecins de la nécessité d’une coexistence pacifique entre les humains et les virus, de nombreuses études scientifiques ont souligné très tôt les risques d’apparition de nouvelles maladies létales liées aux bouleversements des écosystèmes, notamment ceux induits par le réchauffement climatique. Citons au moins trois études récentes qui ont attiré l’attention sur ces risques. L’universitaire américain Mike Davis a publié en 2005 un livre intitulé *The Monster at Our Door : The Global Threat of Avian Flu*.<sup>6</sup> Il y insiste sur la menace que

---

<sup>1</sup> *Idem.*

<sup>2</sup> Bruno LATOUR, *Changer la société, refaire de la sociologie*, Paris, La découverte, 2012.

<sup>3</sup> Jeremy NARBY, « Covid-19, science et savoir indigène », in *Le Temps*, 15 octobre 2020, p. 12.

<sup>4</sup> Bertrand Kieffer, interview par N. BARTH, « Trop d’hygiène tue l’hygiène », *art. cit.*, p. 15.

<sup>5</sup> *Idem.*

<sup>6</sup> Mike DAVIS, *The Monster at Our Door : The Global Threat of Avian Flu*, New York, New Press, 2005.

## COVID-19. PART HONTEUSE DE L'USINE-MONDE

faisait peser la grippe aviaire sur la santé globale en la reliant à la dynamique des pandémies au sein du capitalisme mondial. Quant à l'anthropologue Frédéric Keck, il revient en détail dans *Un monde grippé*<sup>1</sup> sur l'épidémie du SRAS et de la grippe de Hong-Kong, au début des années 2000, pour souligner les interconnexions virologiques, écologiques et économiques qui les caractérisent. Plus récemment, son ouvrage *Les Sentinelles des pandémies*<sup>2</sup> observe à partir de Hong-Kong et de la Chine, avec un élargissement au reste du monde, les préparations aux crises sanitaires et écologiques et la diversité des réactions face à celles-ci.

On ne peut ainsi pas soutenir que l'anticipation n'était pas à notre portée. Encore une fois, dans cette affaire, il a manqué de ce que le philosophe Jean-Pierre Dupuy appelle un « catastrophisme éclairé »,<sup>3</sup> à savoir une conscience aiguë du danger qui aurait permis d'éprouver le futur comme s'il allait obligatoirement se produire, afin d'agir sur les conduites et corriger les erreurs. Dans ce scénario futuriste, cette fiction des possibles,<sup>4</sup> les acteurs/actrices se projettent dans un autre monde, pas si étrange ni si lointain, un monde qui pourrait bien leur arriver, voire qui est déjà le leur. Certains objecteront toutefois qu'un tel catastrophisme avait déjà été mis en œuvre sur le plan sanitaire par les experts et les politiques. C'est la position qui ressort du livre de Patrick Zylberman *Tempêtes microbiennes : Essai sur la politique de sécurité sanitaire dans le monde transatlantique*, paru en 2013. Selon l'auteur, la gestion sanitaire à l'échelle mondiale est gouvernée depuis quelques décennies par l'« imaginaire du pire » et n'est plus envisagée que sous la forme d'une « préparation au chaos. » La question se pose néanmoins de savoir si cette « envahissante logique

---

<sup>1</sup> Frédéric KECK, *Un monde grippé*, Paris, Flammarion, 2010.

<sup>2</sup> F. KECK, *Les Sentinelles des pandémies. Chasseurs de virus et observateurs d'oiseaux aux frontières de la Chine*, Bruxelles, Zones sensibles, 2020.

<sup>3</sup> Jean-Pierre DUPUY, *Pour un catastrophisme éclairé*, Paris, Seuil, 2002.

<sup>4</sup> La fiction est ici entendue comme « une méthode d'apprentissage. En interprétant un scénario, les responsables des pouvoirs publics s'immergent dans un univers imaginaire, et, grâce à cette immersion, peuvent adapter leurs attitudes » (Patrick ZYLBERMAN, *Tempêtes microbiennes: Essai sur la politique de sécurité sanitaire dans le monde transatlantique*, Paris, Gallimard, 2013, p. 146).

du pire », <sup>1</sup> comme l'historien de la santé la désigne, tient compte du principal enjeu, à savoir celui qui est à l'origine de la catastrophe, c'est-à-dire le modèle économique productiviste. Il ne suffit pas d'être catastrophiste pour éloigner la catastrophe de l'horizon. Il ne suffit pas de l'annoncer pour l'exorciser. Surtout si les scénarios de catastrophes sanitaires se limitent à simuler la manière dont « les autorités de santé transmettent l'information, gèrent les stocks de vaccins et d'antiviraux, trient les patients suspects », <sup>2</sup> scénarios qui se sont par ailleurs avérés obsolètes et inopérants lors de l'épidémie du Covid. Un catastrophisme bien entendu, un « catastrophisme éclairé » donc, devrait aller au-delà de considérations purement logistiques pour engager les milieux concernés – les pouvoirs publics, les cercles scientifiques et les représentants de la société civile – à réfléchir à des scénarios alternatifs au modèle qui est responsable de ces catastrophes.

Ainsi, le catastrophisme que Patrick Zylberman prête aux décideurs exclut de son horizon toute remise en question des mécanismes profonds à la base des épidémies. La plupart, en effet, soutiennent de façon systématique une croissance exponentielle de l'économie et une exploitation sans limite de l'environnement. Pourtant la crise actuelle est l'occasion de concilier enfin croyance – croyance en la catastrophe – et savoir – savoir scientifique sur l'origine de la catastrophe et savoir social pour répondre à cette catastrophe. A défaut des utopies qui n'enchantent plus, maintes dystopies – entendues dans le sens de mises en scène de parcours d'actrices et d'acteurs sociaux cherchant à souligner les déséquilibres et les impasses d'une société allant à sa perte <sup>3</sup> –

---

<sup>1</sup> P. ZYLBERMAN, *Tempêtes microbiennes...*, *op. cit.*, p. 24.

<sup>2</sup> F. KECK, « Scénarios de catastrophes sanitaires. A propos de : Patrick Zylberman, *Tempêtes microbiennes. Essai sur la politique de sécurité sanitaire dans le monde transatlantique*, Gallimard », *La vie des Idées*, [https://laviedesidees.fr/Scenarios-de-catastrophes-sanitaires.html?fbclid=IwAR2Ungh-buKLz9o5YEBDoncq1h\\_vC9MFOUn9uwRGzmMhE69ScT8leXjRvzI](https://laviedesidees.fr/Scenarios-de-catastrophes-sanitaires.html?fbclid=IwAR2Ungh-buKLz9o5YEBDoncq1h_vC9MFOUn9uwRGzmMhE69ScT8leXjRvzI), publié le 27 septembre 2013.

<sup>3</sup> Sur la notion de dystopie, voir Marc ATALLAH, « Voltaire au secours. Voulons-nous vraiment vivre en utopie ? », in *Nos eldorados, Grand théâtre magazine*, n° 6, 2020, pp. 19-26.

## COVID-19. PART HONTEUSE DE L'USINE-MONDE

présentes dans la littérature, l'art et le cinéma sont disponibles pour inspirer un récit politique collectif. Ce récit pourrait mobiliser la multitude sur la base des connaissances disponibles et des volontés sociales et politiques exprimées dans une vision renouvelée du vivre-ensemble et du rapport à l'environnement et à la nature.

### État d'urgence et confinement : portée et limites

Face au Covid-19, et comme lors de la maladie de la vache folle, la rationalité économique et technique ne constitue pas une réponse suffisante. En l'absence d'un vaccin, le recours aux désinfectants chimiques pour tuer l'agent pathogène n'écarte pas la menace. Pour utiliser l'expression du chercheur Philippe Grancolas, « nous ne pouvons pas nettoyer au kärcher tous les micro-organismes qui nous entourent »,<sup>1</sup> et ce d'autant plus que nous en avons besoin. Certes, le confinement s'est avéré une solution viable dans l'urgence sanitaire, on s'en est même accommodé dans un premier temps (« Tout le monde était à la même enseigne », « Tous les autres étaient comme moi »). Il n'en demeure pas moins une situation exceptionnelle qui n'a pas d'équivalent dans l'histoire. Lors des guerres, par exemple, la population se confine dans les abris le temps d'une alerte et remonte ensuite à l'air libre. Lors de l'épidémie du Covid-19, l'isolement de populations entières a été non seulement rapide et massif mais il a été complet et a duré plusieurs mois. Le monde entier s'est retrouvé en résidence surveillée, confiné à l'intérieur de forteresses assiégées par le virus, comme dans *Les Pestiférés* de Marcel Pagnol<sup>2</sup> où une petite communauté de Marseille subit, sous la férule de ses notables, un isolement radical.<sup>3</sup> L'évènement, inédit et sidérant, nous a transformés du jour au lendemain en un gigantesque Gregor Samsa comme le précise l'écrivain Kamel Daoud. Le héros de *La métamorphose* de Kafka « se réveille un matin sous la carapace d'un cafard. Il est condamné à une réclusion, dans l'impossibilité de rejoindre les autres. Il est dépossédé de son monde. C'est ce qui nous arrive. »<sup>4</sup>

<sup>1</sup> Cité dans N. BELL, « Détruire les écosystèmes et récolter les virus », *art. cit.*

<sup>2</sup> Marcel PAGNOL, *Les Pestiférés*, Paris, De Fallois, 2020 (sous forme d'eBook).

<sup>3</sup> Voir Naomi TITTI, « L'épidémie en littérature, à travers 6 grands romans », <https://www.franceculture.fr/litterature/lepidemie-en-litterature-a-travers-6-grands-romans>, publié le 17 mars 2020 (mis à jour à 23 :36).

<sup>4</sup> Kamel Daoud, interviewé par Alexandre DEMIDOFF, « En Algérie, c'est un jour férié sans fin », in *Le Temps*, 28 avril 2020, p. 6.

Le confinement a « une ambition prométhéenne. »<sup>1</sup> On a cru pouvoir rapidement maîtriser la pandémie et éloigner la mort. Mais très vite la virulence du virus et le théâtre de la maladie ont « fait tomber le masque », pour emprunter l'expression d'Antonin Artaud dans « Le théâtre et la peste. »<sup>2</sup> En tirerions-nous le même enseignement que le dramaturge qui pensait que « l'action du théâtre comme celle de la peste, est bienfaisante, car poussant les hommes à se voir tels qu'ils sont, elle fait tomber le masque, elle découvre le mensonge, la veulerie, la bassesse, la tartufferie ; elle secoue l'inertie asphyxiante de la matière qui gagne jusqu'aux données les plus claires des sens ; et révélant à des collectivités leur puissance sombre, leur force cachée, elle les invite à prendre en face du destin une attitude héroïque et supérieure qu'elles n'auraient jamais eu sans cela » ?<sup>3</sup> En attendant que ce vœu se réalise, nous avons au moins pris conscience qu'il n'y aura pas qu'une seule vague, mais deux ou trois autres, peut-être encore plus létales que la première. Du coup, le premier confinement apparaît comme un seuil de passage, une transition vers une nouvelle situation marquée par de nouvelles habitudes comme la distanciation physique ou sociale, l'hygiène des mains et le port du masque. Ce masque que le principe de précaution nous incite à porter mais qui nous embarrasse au plus haut point puisqu'il « invisibilise une partie de notre identité, de notre singularité. »<sup>4</sup> Seul le partage d'un « destin commun » (« se couvrir le visage c'est se protéger soi, mais c'est aussi protéger et respecter autrui »)<sup>5</sup> vient en atténuer les effets négatifs.

Ces nouvelles conduites et nouvelles disciplines réajustent notre rapport au virus à plus long terme. Nous réalisons qu'il ne va pas disparaître par enchantement, qu'il va persister ou muter, que nous

---

<sup>1</sup> Enzo Santacroce, philosophe, cité dans Laure LUGON ZUGRAVU, « Quand l'Europe se moquait des épidémies », in *Le Temps*, 6 avril 2020, p. 6.

<sup>2</sup> Antonin ARTAUD, « Le Théâtre et la Peste », in *La Nouvelle Revue Française* (NRF), 1934, 23<sup>e</sup> année, n° 253, repris dans *Le théâtre et son double, Œuvres complètes*, vol. IV, Paris, Gallimard, 1964.

<sup>3</sup> *Idem*, p. 39.

<sup>4</sup> Séverine SAAS, « Le masque, nouveau miroir de l'époque », in *Le Temps*, 2 mai 2020, p. 22.

<sup>5</sup> *Idem*.

## COVID-19. PART HONTEUSE DE L'USINE-MONDE

devrons apprendre à vivre durablement avec lui en développant des stratégies relationnelles qui assurent « une symbiose équilibrée avec le reste du vivant. »<sup>1</sup> Le virus « est un vivant non vivant qui a besoin du vivant pour fonctionner. L'ennemi c'est soi-même : le virus nous retourne contre nous, utilise notre corps pour se reproduire », souligne le psychanalyste François Ansermet.<sup>2</sup> Autrement dit, comme dans la greffe d'organe, et selon une logique cannibale intégratrice plutôt que destructrice, il faudrait non rejeter le corps intrus, mais le faire sien en s'accommodant de sa présence perturbatrice, voire létale, mais salvatrice à moyen terme. N'est-ce pas finalement l'horizon recherché à travers le vaccin et l'immunité collective ?

En attendant, le balancement entre confinement et déconfinement, puisque c'est actuellement l'horizon qui nous attend, pose impérieusement la question de savoir quel est le prix social et économique de la pandémie ? Quelles sont les catégories sacrificiables pour la relance du système de production, qui demeure inébranlable dans ses fondements, malgré les espoirs surgis au début du confinement d'un changement radical dans notre mode de vie ?<sup>3</sup> Si avec la « vache folle » on avait sacrifié l'animal pour préserver le mode de production, qui sacrifie-t-on aujourd'hui pour assurer le fonctionnement de la machine ?

### Sauvetage économique, catégories sacrifiées et logique du système

Lors du confinement, observateurs et commentateurs ont énuméré plusieurs catégories sociales ayant subi la crise de plein fouet.

---

<sup>1</sup> Bertrand Kiefer, interview par N. BARTH, « Trop d'hygiène tue l'hygiène », *art. cit.*, p. 17.

<sup>2</sup> François ANSERMET, « La liberté ou la mort », in *La Cause du Désir*, n° 105, 2020 (« Sortir du discours du capitaliste »).

<sup>3</sup> Mentionnons à titre d'exemple l'« Appel du 4 mai » qui se présentait comme une « supplique » aux autorités fédérales suisses afin de fournir les moyens d'« un redémarrage humaniste, local et durable » du pays. L'appel souligne notamment que : « Nombre d'entre nous souhaitent un réveil différent de l'avant COVID-19. Et nombre d'entre nous désirent construire un avenir différent, plus respectueux des êtres humains et de la nature », <https://www.rts.ch/info/suisse/11295271-lappel-du-4-mai-pour-un-redemarrage-humaniste-local-et-durable.html>, modifié le 3 mai 2020 à 18h33.

Tout d'abord les invisibles du système mais premiers de corvée (manutentionnaires, techniciens, ouvriers, chauffeurs, caissières, éboueurs, auxiliaires de la santé, etc.). Ces métiers d'utilité sociale habituellement dévalorisés et que la société considère comme des « *Bullshit Jobs* », <sup>1</sup> par contraste avec les métiers à forte rémunération, ont, lors de la 1<sup>ère</sup> vague, soudainement été reconnus et honorés, du moins en paroles, puisque ni l'augmentation des rémunérations ni l'amélioration des conditions de travail n'ont suivi. Lors du pic de la pandémie et du confinement, l'ensemble de la société découvre qu'elle a « davantage besoin de caissiers, d'éboueurs et d'enseignants que de traders et de dieux du stade », <sup>2</sup> observe le sociologue Paul Ariès. Le public a changé de regard vis-à-vis des manutentionnaires, « comme si leurs tâches quotidiennes étaient désormais reconnues d'utilité publique. » <sup>3</sup>

Ensuite, les femmes, dont l'épidémie et le confinement ont accentué les charges sociales et pour beaucoup d'entre elles également la précarité économique. A l'intérieur de l'espace domestique, les charges ménagères ont pesé plus que d'ordinaire, tout comme le soutien émotionnel et psychologique aux autres membres de la famille et la dispense de l'école aux enfants, sans oublier le télétravail à domicile pour certaines. A l'extérieur, les conditions de travail des femmes se sont également péjorées. Majoritairement aides-soignantes, infirmières, auxiliaires de vie, caissières, femmes de ménage, éducatrices, assistantes sociales et enseignantes, elles ont subi encore plus les désagréments liés à ces métiers, devenus encore plus essentiels en temps de crise mais toujours peu considérés et peu rétribués. <sup>4</sup> Le bien-être de la cellule familiale, à l'intérieur, comme le bien-être de la société, à l'extérieur, ont continué à être « naturellement » dévolus aux femmes, au prix d'une fatigue et d'une anxiété accrues. En temps

---

<sup>1</sup> David GRAEBER, *Bullshit Jobs*, Paris, Les liens qui libèrent, 2018.

<sup>2</sup> P. ARIÈS, *op.cit.*, p. 11.

<sup>3</sup> Christian LECOMTE, « José, Carina et Thomas, chasseurs de coronavirus », in *Le Temps*, 19 mai 2020, p. 17.

<sup>4</sup> Marie-Pierre GENECAND, « Le confinement a encore accentué les inégalités », in *Le Temps*, 12 juin 2020, pp. 3-4.

## COVID-19. PART HONTEUSE DE L'USINE-MONDE

de crise et de confinement, les femmes ont donc dû « continuer à mettre leur santé en jeu pour des bas salaires, à assurer le travail domestique non-rémunéré de ménage et de reproduction, et de surcroît [à subir] les violences domestique. »<sup>1</sup>

Quant aux catégories aux conditions socio-économiques défavorables, elles ont été touchées de manière démesurée. Largement présentes dans les activités cruciales de l'économie et de la société, où le télétravail est impossible, elles ont davantage été mobilisées et du coup davantage contaminées. Aux États-Unis, on a constaté une surreprésentation des membres des minorités parmi les malades du Covid. De même, une étude de l'INSERM, en France, a montré que la prévalence de la maladie « est de 9,4% chez les immigrés d'origine non européenne [...] contre 4,8% chez les immigrés européens. »<sup>2</sup> Malgré cela, dans toutes les régions du monde touchées par le virus, la peur de la faim chez ces populations a prévalu sur celle du coronavirus. « Cette période est terrifiante. J'ai peur qu'elle dévaste les pauvres comme jamais elle ne l'a fait depuis des décennies », s'inquiète en Inde un défenseur des droits humains.<sup>3</sup>

Les travailleurs migrants sont pour leur part devenus soudain encombrants et indésirables. « Tandis que boutiques, restaurants, usines et chantiers fermaient leurs portes et que les classes aisées [partout dans le monde] se claquemuraient dans leurs résidences, les mégalofoles se sont mises à rejeter leurs ouvriers-ères et travailleurs.euses migrant.e.s comme autant d'excédents indésirables. »<sup>4</sup> En Inde, des millions de travailleurs migrants se sont ainsi trouvés piégés du jour au lendemain sans moyens, ni possibilité de rejoindre leurs régions d'origine. « La faim, la détérioration de la

<sup>1</sup> Nina EWERING « Les effets du coronavirus sur les femmes », in *Archipel*, mai 2020, n° 292, p. 6.

<sup>2</sup> Marie MAURISSE, « Plus de victimes du Covid chez les minorités », in *Le Temps*, 10 novembre 2020, p. 10.

<sup>3</sup> Cité dans Vanessa DOUGNAC, « La vie des pauvres en suspens », in *Amnistie*, juin 2020, n° 101, pp. 16-17.

<sup>4</sup> Aude MARTENOT, « Gigantesque confinement punitif », in *Solidarités*, 1 mai 2020, n° 367, p. 14.

santé, la précarité et l'anxiété se profilent pour des millions d'entre eux » relève Reetika Khera, économiste et sociologue indienne.<sup>1</sup> L'organisation Internationale du travail (OIT) a publié une note de synthèse intitulée « Protéger les travailleurs migrants pendant la pandémie de COVID-19 », suivie de « Recommandations aux décideurs politiques et aux mandants. » Après avoir évalué leur nombre à environ 164 millions, dont près de la moitié des femmes, le rapport souligne qu'ils/elles « occupent des emplois essentiels de première ligne dans divers domaines tels que la santé, les transports, les services, la construction civile, l'agriculture et l'industrie agro-alimentaire. »<sup>2</sup> Déjà parmi les plus vulnérables, leur situation s'est aggravée avec le Covid-19 : « niveaux croissants de discrimination et de xénophobie, d'insécurité alimentaire, de licenciements, d'aggravation de leurs conditions de travail (y compris par la réduction ou le non-paiement des salaires), de conditions de vie inappropriées, de promiscuité, de restrictions accrues de leur circulation ou encore de retours forcés (dans le cadre desquels ils peuvent être stigmatisés comme porteurs du virus). »<sup>3</sup>

Parmi les autres populations fragiles qui endurent l'épidémie, on peut mentionner les personnes âgées isolées et les malades à risque, les artistes et les intermittents du spectacle, les petits commerçants et les indépendants aux bas revenus, les actifs dans l'économie informelle, les travailleurs.euses clandestins.<sup>4</sup> La crise du Covid-19 a amplifié la précarité de ces catégories et creusé encore plus les inégalités existantes<sup>5</sup>. A Genève, par exemple, l'une des villes les plus riches du monde, on a vu les longues queues des plus démunis.e.s

---

<sup>1</sup> Citée dans V. DOUGNAC, *op. cit.*, pp. 16-17.

<sup>2</sup> OIT, « Protéger les travailleurs migrants pendant la pandémie de COVID-19 », [https://www.ilo.org/wcmsp5/groups/public/---ed\\_protect/---protrav/---migrant/documents/publication/wcms\\_745197.pdf](https://www.ilo.org/wcmsp5/groups/public/---ed_protect/---protrav/---migrant/documents/publication/wcms_745197.pdf), publié le 30 avril 2020.

<sup>3</sup> *Idem.*

<sup>4</sup> Nadia BOEHLLEN, « Covid-19 : la réhabilitation des utopies », in *Amnistie*, juin 2020, n° 101, p. 9.

<sup>5</sup> Cristina KARRER, « Entre peur et discrimination », in *Amnistie*, juin 2020, n° 101, pp. 20-21.

## COVID-19. PART HONTEUSE DE L'USINE-MONDE

pour obtenir une aide d'urgence auprès d'organisations humanitaires et sociales.<sup>1</sup> Dans ces files se trouvaient des milliers de chômeurs partiels, amputés d'une partie de leur revenu et n'arrivant plus à faire face à leurs dépenses.<sup>2</sup> Quant aux petites entreprises, dont l'activité s'est trouvée empêchée ou ralentie par le confinement, leur faillite probable a été considérée par une partie des milieux économiques et politiques suisses comme un « inéluctable redimensionnement »<sup>3</sup> au sein des branches concernées, leur appliquant le principe du darwinisme social, « que le plus faible disparaisse. » Trop modestes pour compter et être sauvées, elles sont en passe d'être sacrifiées à l'équilibre général. Contrairement aux deux grandes banques du pays, *too big to fail* (trop grandes pour faire faillite), qui ont été sauvées en 2008 de la banqueroute par l'argent du contribuable. « Quand les gens disent, je ne veux pas mourir du coronavirus, on les entend. Moi, je ne veux pas mourir commercialement », s'indigne un petit entrepreneur.<sup>4</sup> Par contraste, la fortune des plus riches a augmenté pendant l'épidémie. Dans le monde, le nombre de milliardaires, qui ont notamment investi dans les domaines de la pharmacologie et de la technologie, « a grimpé et a atteint un record. »<sup>5</sup> La Suisse n'est pas en reste. Elle « compte deux nouveaux milliardaires depuis avril, pour un total de 37. Leur richesse a grimpé de 29% entre avril et juillet et atteint désormais 123,5 milliards. »<sup>6</sup>

La santé est un autre domaine où le sacrifice s'est déployé. Avant l'épidémie du coronavirus, ce secteur était déjà l'objet d'une privatisation rampante – au même titre d'ailleurs que d'autres biens communs tels l'éducation et la recherche, l'eau et le sous-sol, les forêts et les océans, et plus récemment l'espace – qui l'avait affaibli.

---

<sup>1</sup> N. BOEHLEN, *op. cit.*, p. 9.

<sup>2</sup> Aline BASSIN, « Les précarisés du Covid », in *Le Temps*, 14 novembre 2020, p. 13.

<sup>3</sup> A. BASSIN, « L'amertume des « cas de rigueur » », in *Le Temps*, 7 Novembre 2020, p. 11.

<sup>4</sup> Cité dans A. BASSIN, *idem*.

<sup>5</sup> Mathilde FARINE, « Le Covid a augmenté le nombre de milliardaires en Suisse », in *Le Temps*, 8 octobre 2020, p. 17.

<sup>6</sup> *Idem*.

Dans plusieurs pays européens, il était dans une situation de grave crise et les revendications du personnel soignant étaient nombreuses et fréquentes. Ainsi, en France on a observé plusieurs mois de grève en 2019, des centaines de services d'urgences en arrêt à l'automne de la même année, et plus d'un millier de médecins-cadres démissionnaires de leurs fonctions en janvier 2020.<sup>1</sup> Dans ce même pays, en décembre 2019, on pouvait lire sur les banderoles du personnel hospitalier en grève : « L'État compte les sous, on va compter les morts. »<sup>2</sup> C'est exactement ce qui s'est passé à peine quelques mois plus tard avec le surgissement de la pandémie. Lors du confinement tous les soirs, à 20 heures en France et 21 heures en Suisse, les applaudissements ont résonné aux fenêtres des villes et villages pour honorer l'ensemble des travailleurs.euses de l'hôpital. Pourquoi une telle célébration ? « Parce qu'ils sauvent des vies ? » C'était déjà leur devoir avant la crise ! « Parce qu'ils font leur travail dans des conditions déplorables ? » C'était déjà la règle depuis longtemps ! On les célébrait parce qu'« ils sauvent désormais des vies au péril de la leur. »<sup>3</sup> C'était finalement leur sacrifice que l'on applaudissait. Ils étaient devenus des « héros » aux yeux des autorités qui les avaient pourtant délaissées et à ceux du grand public pris de désarroi et d'anxiété face à l'épidémie. Quelques mois plus tard, avec l'arrivée de la deuxième vague de l'épidémie, une nouvelle hémorragie du personnel hospitalier s'est produite dans plusieurs pays européens. Le journal *Le Monde* titrait ainsi « « Écœurés par le système », ces soignants qui quittent l'hôpital en pleine deuxième vague. »<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> Théo PORTAIS, « Applaudissements pour les soignants à 20h : la fausse bonne idée ? », in *Blog Médiapart.fr*, <https://blogs.mediapart.fr/theoportais/blog/230320/applaudissements-pour-les-soignants-20h-la-fausse-bonne-idee>, publié le 23 mars 2020.

<sup>2</sup> Alain BERTHO, « Crise sanitaire, faillite politique », in *Blogs.mediapart.fr*, <https://blogs.mediapart.fr/alain-bertho/blog/250320/crise-sanitaire-faillite-politique>, publié le 25 mars 2020.

<sup>3</sup> T. PORTAIS, *op. cit.*

<sup>4</sup> Elisabeth PINEAU et Camille STROMBONI, « « Écœurés par le système », ces soignants qui quittent l'hôpital en pleine deuxième vague », in *Le Monde*, 21 novembre 2020.

## COVID-19. PART HONTEUSE DE L'USINE-MONDE

Une autre conséquence de l'épidémie est la peur de sacrifier une partie de son intimité et de sa confidentialité. La population est, en effet, invitée à collaborer au traçage du Covid-19 et à ce titre à céder une partie de ses données personnelles. Nonobstant la « servitude numérique » dans laquelle ils/elles sont déjà engagé.e.s depuis longtemps à travers la fréquentation de l'internet et des réseaux sociaux, beaucoup de citoyen.ne.s craignent que le traçage du virus – il s'agit en France de l'application TousAntiCovid et en Suisse de SwissCovid – ne les entraîne davantage sur cette voie. « La liberté ou la mort »,<sup>1</sup> telle semble désormais l'alternative qui leur est offerte. A leurs yeux, l'assignation à résidence se double d'un contrôle numérique, même si le but est de renforcer la sécurité sanitaire et d'aider à contenir l'épidémie. De Plus, avec l'intensification du télétravail, les stratégies de surveillance des salarié.e.s augmentent et se renforcent, suscitant de nouvelles réticences. Quelques contrôles à distance des mouvements effectués sur le clavier et par la souris, les captures d'écran et l'enregistrement des applications, messageries et autres navigateurs utilisés suffisent, en effet, pour évaluer les activités et mesurer la productivité des employé.e.s. Grâce à des programmes informatiques, les supérieurs « peuvent jeter un coup d'œil numérique non désiré par-dessus votre épaule. »<sup>2</sup> Si la nécessité de traçage manifestée par les autorités politiques et sanitaires pour contrôler l'épidémie est ressentie comme une atteinte à la vie privée, ce n'est pas tant à cause de sa radicale nouveauté. Après tout, les citoyens et citoyennes ont l'habitude, comme on l'a souligné plus haut, de laisser traîner partout leurs « traces numériques » sur la toile et les réseaux sociaux sans beaucoup s'en soucier.<sup>3</sup> La méfiance des gens provient plutôt d'une exacerbation

<sup>1</sup> François ANSERMET, « La liberté ou la mort », in *La Cause du Désir*, n° 105, 2020 (« Sortir du discours capitaliste »).

<sup>2</sup> Marc NEUMANN, « Big Brother en home office », *Le magazine des journées du digital du 1<sup>er</sup> au 3 novembre 2020/* in *Le Temps* (« Suisse 4.0. Nous y sommes »), pp. 24-27.

<sup>3</sup> Vincent NICOLET, « Covid-19 : « Notre pondération des risques a changé » », entretien avec Claudine Burton Jeangros, in *Le Temps*, 17 octobre 2020, p. 27.

du sentiment d'insécurité dû à l'épidémie et du caractère exceptionnel des mesures de dépistage qui l'accompagnent.

Mais le sacrifice qui traverse et résume tous les autres est peut-être celui de l'attitude face à la vie et à la mort. Le progrès scientifique a rendu la mort insoutenable et les rituels mortuaires s'en sont trouvés fortement affaiblis. La pandémie est venue exacerber cette tendance en creusant encore « la distance entre le défunt et son entourage. »<sup>1</sup> L'acte de deuil, déjà largement banni de l'expression sociale ordinaire, est devenu en temps d'épidémie presque impossible à vivre. Les mesures de précaution sanitaires ont séparé davantage encore le cadavre du reste de la société. « Se voir soudain interdire par décret de rendre des hommages aux morts »<sup>2</sup> est d'une grande violence, même dans une société dé-ritualisée et frileuse devant la mort. La « négligence funéraire » est la porte ouverte à l'anomie sociale et le traumatisme collectif n'en est que plus fort. Mais « le fait que l'impossibilité de voir et de prendre soin des cadavres infectés n'ait pas donné lieu aux mêmes émeutes qu'ailleurs, ou qu'auparavant, est sans doute un signe de la plus grande confiance que nous avons ici et aujourd'hui vis-à-vis de nos personnels soignants et des employés des services funéraires. »<sup>3</sup>

### **« Faire vivre » ou « faire mourir » : deux biopolitiques concurrentes**

Qu'en a-t-il été justement du système sanitaire dans son ensemble ? Comment a-t-il affronté l'épidémie, sachant que dans les sociétés modernes, et plus particulièrement en Europe, un « droit à la santé » est en quelque sorte acquis aux citoyens et citoyennes ? Dès

---

<sup>1</sup> Mohamed KERROU « Les binômes sociologiques du confinement et déconfinement », Cellule de Veille Covid-19, Document N° 17, 05-05-2020, Tunis, Académie tunisienne des Sciences, des Lettres et des Arts (*Beit al-Hikma*), 2020.

<sup>2</sup> Grégory DELAPLACE, « Ce qu'il en coûte de négliger les morts en temps d'épidémie », in *BIBLIOBS*, <https://www.nouvelobs.com/idees/20200330.OBS26824/ce-qu-il-en-coute-de-negliger-les-morts-en-temps-d-epidemie.html>, publié le 30 mars 2020 à 18h30, mis à jour le 30 mars 2020 à 19h05.

<sup>3</sup> *Idem*.

## COVID-19. PART HONTEUSE DE L'USINE-MONDE

la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, l'État-providence avait, en effet, pris en charge la vie et son mot d'ordre était celui de « faire vivre » ses administrés. Ce « gouvernement des corps» (Foucault, 1997),<sup>1</sup> avait permis, à travers les infrastructures sanitaires, l'hygiène publique et la sécurité sociale d'assurer la reproduction de la force de travail et le fonctionnement de la société. Or, depuis les politiques néo-libérales du tournant du siècle, un nouveau biopouvoir a émergé, plus soucieux de « faire vivre » le capital et le profit et de « faire mourir », <sup>2</sup> en les abandonnant à leur sort, les catégories « improductives », comme les vieux et les malades chroniques, ou les catégories du « peu », tels les pauvres, les migrants et autres franges fragiles de la population. Le mot d'ordre du darwinisme social « que le plus fort gagne » est de retour.

Avec la pandémie du Covid-19 la tension entre les deux modèles – pour aller vite social-démocrate dans le premier cas et néo-libéral dans le deuxième – est d'autant plus vive que les gouvernants hésitent sur la voie à suivre. Les discussions autour de la nature et des rythmes du confinement et du déconfinement, mais aussi autour de l'attitude collective face à la mort, en sont une illustration. Certains, comme le philosophe André Comte-Sponville, sont partisans du « Laissez-nous mourir comme nous voulons. »<sup>3</sup> D'autres, comme l'écrivain Sylvain Tesson, se demandent si « la réponse au virus est proportionnée à sa menace ? » « Que protège-t-on ? L'intérêt de la vie ou sa durée ? L'un n'est pas comptable de l'autre. Il y a ceux qui pensent que la valeur de la vie tient à sa

<sup>1</sup> Michel FOUCAULT, *Il faut défendre la société. Cours au Collège de France (1975-1976)*, Paris, Gallimard, 1997.

<sup>2</sup> Jean-Loup AMSELLE, « « bio-pouvoir » ou « thanatocratie » ? », in *BIBLIOBS*, [https://www.nouvelobs.com/idees/20200408.OBS27254/jean-loup-amselle-bio-pouvoir-ou-thanatocratie.html?fbclid=IwAR3Jk1veviV14AG5d4qx\\_v8BP0PmKBehj9h-kwAaCeCvbxm7q6JFh3ru6XU](https://www.nouvelobs.com/idees/20200408.OBS27254/jean-loup-amselle-bio-pouvoir-ou-thanatocratie.html?fbclid=IwAR3Jk1veviV14AG5d4qx_v8BP0PmKBehj9h-kwAaCeCvbxm7q6JFh3ru6XU), publié le 8 avril 2020.

<sup>3</sup> André Comte-Sponville, interview par Laure LUGON, « Laissez-nous mourir comme nous voulons ! », in *Le Temps*, <https://www.letemps.ch/societe/andre-comtesponville-laisseznous-mourir-voulons>, publié le 17 avril 2020 à 14h : 26, modifié le 27 avril 2020 à 11h02.

longueur plus qu'à sa substance ! Et il y a ceux qui veulent vivre pleinement, même si la santé s'en trouve fragilisée. »<sup>1</sup> Ces deux positions peuvent se comprendre en regard, dans le premier cas, d'une vision libérale ou libertarienne qui insiste sur la responsabilité individuelle et, dans le deuxième, d'une vision qui estime, comme nous l'enseigne du reste la psychanalyse, que rester en vie est toujours au risque de sa mort.

On peut toutefois penser qu'une telle individualisation de la vie et de la mort s'expose à produire sur le plan collectif un hygiénisme qui ne menace pas seulement les « moins aptes à vivre », mais également tôt ou tard d'autres catégories plus chanceuses aujourd'hui (les jeunes, les bien portants) mais sacrificiables demain à l'autel de l'efficacité, de la rentabilité et de la productivité. S'il y a une leçon à tirer de la pandémie, c'est bien celle qui fait apparaître l'importance d'« une culture relationnelle où la responsabilité vis-à-vis des autres tient une place importante. »<sup>2</sup> C'est ainsi que l'on déplore moins de morts dans les pays où l'État a pris rapidement des mesures de confinement, mobilisé des ressources hospitalières supplémentaires et fourni une batterie d'aides aux secteurs de l'économie et de la société gravement touchés par la crise (chômage partiel pour les salarié.e.s et indépendant.e.s, prêts à fonds perdu pour les entreprises en difficulté, exemptions fiscales, prise en charge des loyers commerciaux, aides spécifiques aux acteurs de la culturel et du secteur sportif, etc.).<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> Cité dans Christian LEHMANN, « Critiques du reconfinement : entre art de vivre et eugénisme », in *Libération*, [https://www.liberation.fr/france/2020/11/07/critiques-du-reconfinement-entre-art-de-vivre-et-eugenisme\\_1804828](https://www.liberation.fr/france/2020/11/07/critiques-du-reconfinement-entre-art-de-vivre-et-eugenisme_1804828), publié le 7 novembre 2020 à 11h 05.

<sup>2</sup> Bertrand Kiefer, interview par N. BARTH, « Trop d'hygiène tue l'hygiène », *art. cit.*, p. 16.

<sup>3</sup> N. BOEHLEN, *op. cit.*, p. 9.

## COVID-19. PART HONTEUSE DE L'USINE-MONDE

La réactivation de l'État-providence semble avoir réhabilité le sens du collectif et du bien commun en rappelant que toute action qui ne poursuit pas « le bien du plus grand nombre »<sup>1</sup> est vaine et appelée à être remise en question. Elle semble même rouvrir la voie aux utopies, notamment celles de repenser un système économique tout entier guidé par le productivisme et le gaspillage, de redéfinir le rapport à la nature et à l'environnement, de s'assurer des besoins essentiels de la société, de défendre et de promouvoir le bien public, de garantir une juste rétribution à tous ceux et celles qui participent à la production de la richesse, de réinventer les modes d'être, d'occuper l'espace et de se déplacer (au niveau du quartier, de la ville, de la région), de stimuler la « capacité à penser l'incertain afin de se projeter dans d'autres futurs possibles », et du coup d'élaborer « de nouveaux récits collectifs pour donner du sens à ce que nous sommes en train de vivre. »<sup>2</sup> Moins à un « retour à la normale », l'épidémie du Covid-19 nous aura incité à poser la question de savoir ce que nous souhaiterions changer dans nos comportements et nos relations ? Comment pourrions-nous inventer de nouvelles manières d'appréhender et d'agir sur le monde ?

---

<sup>1</sup> *Idem.*

<sup>2</sup> Fanny PARISI, « Le confinement, une transition vers de nouveaux modes de vie ? », in *The Conversation*, <https://theconversation.com/le-confinement-une-transition-vers-de-nouveaux-modes-de-vie-134616>, publié le 2 avril 2020, consulté le 31 décembre 2020.